

## Table des matières

Avant-propos des éditeurs . . . . .	5
Chapitre 1 . . . . .	7
Chapitre 2 . . . . .	36
Chapitre 3 . . . . .	69
Chapitre 4 . . . . .	97
Chapitre 5 . . . . .	121
Chapitre 6 . . . . .	135
Chapitre 7 . . . . .	148
Chapitre 8 . . . . .	176
Chapitre 9 . . . . .	206
Chapitre 10 . . . . .	235
Chapitre 11 . . . . .	254
Chapitre 12 . . . . .	292

## **Avant-propos des éditeurs**

Ces méditations sur le livre du prophète Daniel ont été prises en sténographie et publiées en anglais aux environs de 1860. La traduction française date de 1862.

L'intérêt toujours actuel pour les prophéties du livre de Daniel, la profondeur du contenu et la fraîcheur de ton du texte ancien, nous ont amenés à reproduire ce document tel qu'il a paru à l'époque, en n'y apportant qu'un minimum de corrections.

Nous espérons que les lecteurs passeront sur la forme pour profiter de la substance.

# Chapitre 1

Tout lecteur attentif s'aperçoit aisément que ce chapitre n'est que la préface du livre. Il nous introduit sur la scène dont les prophéties qu'il fut donné à Daniel d'interpréter ou de recevoir constituent le fond, le champ principal où l'Esprit de Dieu va nous transporter. Il peut donc nous servir à pénétrer dans la nature particulière du livre que nous nous proposons d'étudier.

La partie proprement prophétique de Daniel commence au chapitre 2. Viennent ensuite certains détails historiques intimement liés, selon moi, avec la prophétie, sinon d'une manière directe, du moins d'une manière typique, qui font ressortir les principes moraux d'après lesquels agissent les puissances du monde, ainsi que la fin à laquelle ils aboutissent.

Pour bien comprendre Daniel, il est nécessaire de ne pas perdre de vue que dans l'Ancien Testament, la prophétie se divise en deux grandes parties. Il y eut des prophéties relatives au peuple de Dieu, à Israël, pendant qu'il était encore sous le gouvernement de Dieu, souvent infidèle il est vrai, mais néanmoins placé sous sa discipline et, jusqu'à un certain point, reconnu de lui. Les prophéties

d'Esaië, de Jérémie, d'Ezéchiel et même de quelques-uns des petits prophètes, tels que Osée, Amos et Michée, appartiennent à cette première catégorie. Israël était encore reconnu comme peuple de Dieu, sinon dans son ensemble, du moins cette portion du peuple avec laquelle Dieu conservait certaines relations dans le pays. On comprend que je fais allusion aux tribus de Juda et de Benjamin qui s'étaient attachées à la maison de David. Peu de temps après, ces tribus aussi tombèrent, et l'héritier de David prit la tête d'une marche d'idolâtrie et de rébellion contre l'Eternel. Il en résulta un changement de la plus extrême importance. Le trône de l'Eternel qui était établi dans Jérusalem disparut tout à fait de la terre; Dieu ne reconnut plus Israël, ni même Juda, comme son peuple. J'appelle votre attention tout particulièrement sur ce fait, parce qu'il arrive souvent que les chrétiens n'ont qu'une idée bien vague de ce qu'il faut entendre par l'expression «le peuple de Dieu» qu'on rencontre dans l'Ecriture. En tant que chrétiens, nous considérons comme formant le peuple de Dieu tous ceux qui lui appartiennent réellement – ceux qui sont ses enfants par la foi en Christ. Or, il y a du danger à rattacher les mêmes pensées au langage de l'Ancien Testament. Si l'on examine l'Ecriture avec soin, on trouvera que dans l'Ancien Testament, l'expression «peuple de Dieu» désigne les Juifs, ou Israël, et qu'elle ne s'y applique pas simplement à un certain ensemble des élus qu'il pouvait y avoir parmi la nation, mais à la nation entière, ou à cette partie de la nation attachée encore, en quelque mesure quoique avec beaucoup d'infidélité, au roi qui occupait le trône

selon l'institution de Dieu et reconnue comme le peuple de Dieu, quelle qu'elle puisse être d'ailleurs. Plus tard arriva un temps où Dieu désavoua son peuple. Osée avait prédit la chose, et elle fut accomplie lorsque Dieu livra le dernier roi de Juda au conquérant chaldéen. Dieu aurait sacrifié sa sainteté, sa vérité et sa majesté, s'il avait supporté plus longtemps les Juifs ou leur roi idolâtre.

Or c'est un fait remarquable dans l'histoire du monde que, quoiqu'il se soit élevé en Orient certaines puissances qui grandissaient en importance et en ambition, jusque-là il n'avait été donné à aucune d'arriver positivement à la supériorité sur toutes ses rivales. Il n'y avait en Occident que des hordes errantes, ou si quelques peuplades avaient formé des établissements fixes, ce n'étaient que des peuplades barbares, étrangères à toute civilisation. Dans l'Orient et au Sud, il avait rapidement surgi des puissances. L'une d'elles, l'Égypte, est particulièrement bien connue pour ses rapports avec Israël. Une autre aussi, l'Assyrie, est d'une origine non moins ancienne; il est même fait mention de son nom, de ses aspirations à l'empire et de ses efforts pour y arriver, avant qu'il soit question de l'Égypte d'une manière quelconque. Ce furent là les deux grandes rivales du monde primitif, et elles possédaient toutes deux une civilisation qui leur était propre. Cette civilisation pouvait être d'un caractère grossier; mais si l'on croit à l'Écriture, si l'on a contemplé les ruines de l'Égypte et de l'Assyrie, on ne saurait lui refuser une grandeur barbare qui étonne et saisit fortement. Eh bien, ces puissances étaient constamment en lutte pour la

domination! Mais, quoique Dieu se soit servi des Egyptiens et des Assyriens, ou d'autres puissances moins considérables, comme d'une verge de discipline pour le bien d'Israël, néanmoins il ne fut accordé à aucune nation sur la terre d'arriver à la suprématie, jusqu'à ce qu'il ait été rendu pleinement manifeste que le peuple de Dieu s'était montré indigne d'être plus longtemps le témoin de Dieu et la scène de son gouvernement sur la terre. Alors Ephraïm, le royaume des dix tribus, qui était plongé dans un état désespéré d'idolâtrie, fut emporté le premier par le jugement. Pendant longtemps, on avait vu se succéder sur le trône monarchique après monarchie, ne faisant que s'imiter ou se dépasser l'un l'autre dans le mal; et ce n'avait été constamment de tout côté qu'une scène continue de rébellion et d'idolâtrie. Aussi, Dieu avait-il été forcé de chasser du pays où il avait été planté ce peuple qui n'avait fait que le déshonorer. Les deux tribus rattachées à la maison de David étaient bien encore reconnues; mais les nuages étaient suspendus sur elles, et des embûches de la pire espèce leur étaient tendues par l'ennemi. C'est à ce moment de crise que la prophétie brille dans tout son éclat. Car, à mon avis, la prophétie suppose toujours un état de chute. Elle n'intervient jamais durant un état normal; mais quand la ruine est menaçante, ou qu'elle a commencé, alors la lampe de la prophétie s'allume et brille au milieu des ténèbres.

Il en fut ainsi dès le commencement. Voyez par exemple, en Genèse 3, la révélation que la postérité de la femme écraserait la tête du serpent.

Quand fut-elle donnée? Ce ne fut pas pendant qu'Adam marchait dans l'innocence, mais bien après que lui et sa femme furent devenus transgresseurs. Dieu apparut alors, et sa parole ne se borna pas à prononcer la sentence du serpent; elle revêtit encore la forme d'une promesse qui devait se réaliser dans la postérité véritable: révélation de l'avenir assurément précieuse et bénie, sur laquelle se reposa l'espérance des croyants. Elle était la condamnation de leur état actuel; mais elle empêchait que les fidèles qui suivirent se laissent aller au désespoir; elle leur présentait, de la part de Dieu, au-dessus de la ruine que le péché venait d'accomplir, un objet auquel leurs cœurs s'attachèrent. Autre exemple, le cas d'Enoch. Entre tous ceux qui vécurent avant le déluge, c'est lui que l'Écriture signale tout particulièrement comme ayant *prophétisé*, quoique le souvenir de sa prophétie ne se trouve consigné que dans l'un des derniers livres du Nouveau Testament. «Voici, le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades, pour exécuter le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes leurs œuvres d'impiété qu'ils ont impieusement commises et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui» (Jude 14, 15). Maintenant que le mal, trouvé en germe dans Adam, n'a produit de toute part que la corruption et la violence, nous trouvons une prophétie bien positive du jugement qui vient sur le monde. C'était là l'intervention de Dieu en témoignage, avant qu'il agisse en puissance. Plus tard, on trouve Noé, dont la position fut publiquement en rapport avec ce

mauvais état de choses, à un degré plus grand encore que ne l'avait été celle d'Enoch. Je crois que la prophétie d'Enoch avait une application remarquable au déluge, quoiqu'elle ait naturellement en vue la grande catastrophe des derniers jours. Lorsqu'une prophétie est communiquée, elle a souvent, au moment même ou bientôt après, un accomplissement partiel. Mais il ne faut jamais s'arrêter à ce qui l'a sanctionnée dans le passé, comme si par là toute sa signification était épuisée. Agir autrement serait donner à la prophétie une interprétation particulière. C'est là le véritable sens de 2 Pierre 1, 20: «Aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même» (ou, n'est d'une interprétation particulière). Il nous faut l'envisager dans la vaste portée des plans de Dieu et de la manifestation de ses desseins qui trouvent leur consommation à la fin seulement. C'est vers ce point que converge toute la prophétie. Ce n'est qu'alors que nous en aurons l'accomplissement parfait.

Maintenant, arrêtons-nous aux patriarches qui sont expressément appelés prophètes. «Il ne permit à personne de les opprimer, et il reprit des rois à cause d'eux, disant: Ne touchez pas à mes oints, et ne faites pas de mal à mes prophètes» (Ps. 105, 14, 15). Dans ce passage, le droit au titre de prophète peut s'expliquer sur le même principe que nous venons de voir. Les patriarches étaient les interprètes d'alors de la pensée de Dieu: «appelés à sortir», parce qu'il s'était introduit dans le monde un mal nouveau et terrible dont il n'est jamais fait mention avant les jours d'Abraham, – l'idolâtrie. L'Écriture ne signale l'idolâtrie qu'après le déluge.



Elle se répandit de tous côtés et devint prédominante même parmi les descendants de Sem. C'est pourquoi Dieu fit sortir Abraham comme témoin, par ses paroles et par ses actes, dans sa séparation d'avec une si flagrante iniquité. La prophétie, ou le fait de l'existence d'un prophète, suppose toujours la présence d'un mal nouveau qui va croissant, à cause duquel Dieu trouve bon de manifester sa pensée par rapport à l'avenir, et de lui donner une valeur pratique actuelle, pour ceux qui se trouvent en ce moment-là sur la terre.

Cela fut rendu manifeste dans le cas de Moïse. Car, quoiqu'il ait été le grand législateur, le veau d'or fut établi presque immédiatement; et la ruine d'Israël comme peuple placé sous la loi, se trouva ainsi consommée. Et ce fut à lui, en sa qualité de grand prophète d'Israël (Deut. 34, 10), à révéler la corruption certaine et croissante du peuple, quelles qu'aient pu être, à la fin, les ressources de la grâce de Dieu; comme à une époque antérieure, il avait prédit l'inévitable jugement de Dieu sur l'Egypte. Descendant plus bas dans l'histoire d'Israël, nous rencontrons celui qui commence la série des prophètes proprement dits; car voici comment il est mentionné dans l'Écriture: «Et même tous les prophètes, depuis Samuel et ceux qui l'ont suivi.» Son appel eut lieu à une période très critique de l'histoire d'Israël, dans un temps où les enfants d'Israël étaient tombés si bas, qu'ils voulaient se servir de l'arche même de Dieu, comme d'un talisman pour se garantir de la puissance de leurs ennemis. Ce fut alors que Dieu exposa son peuple à l'opprobre. Son arche fut prise, et I-Cabod fut le

seul nom que pouvait appliquer une âme pieuse qui avait le sentiment vrai de l'état des choses. La gloire s'en était allée; et c'est à peu près vers ce temps qu'il nous est parlé de Samuel le prophète. Si son apparition était le signe d'une crise nouvelle, elle servit aussi du moins à montrer que Dieu, afin de justifier son nom, introduit la lumière de la prophétie comme une consolation pour le cœur de ceux qui demeurent fermes pour lui.

Descendant plus bas encore, nous voyons le plein éclat de la lumière prophétique resplendir au temps du prophète Esaïe. La raison en est manifeste. Non seulement Israël s'était livré à l'idolâtrie, mais le roi, fils de David, avait pris de fait le modèle de l'autel païen de Damas et voulait en avoir un semblable pour lui-même dans la cité sainte! C'était là un odieux péché et des plus insultants pour Dieu. Esaïe est mis à part pour l'office prophétique avec une solennité extraordinaire. Il réalise en lui le mauvais état des Juifs. Il voit la gloire de l'Eternel, et cette vue tire immédiatement de lui la confession de sa propre impureté et de l'impureté du peuple. «Et je dis: Malheur à moi! car je suis perdu; car moi, je suis un homme aux lèvres impures, et je demeure au milieu d'un peuple aux lèvres impures; car mes yeux ont vu le roi, l'Eternel des armées» (Es. 6, 5). Mais un des chérubins touche ses lèvres avec un charbon ardent, lui assurant que son iniquité était ôtée, et son péché purifié. Et il est envoyé avec un message d'aveuglement judiciaire sur le peuple, aveuglement qui doit durer jusqu'à ce que les villes aient